

JACCOTTET Philippe, *L'encre serait de l'ombre, Notes, proses et poèmes choisis par l'auteur, 1946 – 2008*, Paris, Gallimard (rééd. 2009, 2011) (544 p.)

Il est prétentieux de tenter un commentaire à propos de Philippe Jaccottet, poète universel, helvète de La Pléiade (2014), quelques jours (24 février 2021) après son départ – ce genre de personnage ne disparaît ni ne meurt –, en référence à un recueil plus ancien, à l'instant où paraissent trois de ses œuvres ovationnées (*Clarté Notre-Dame ; Bonjour Monsieur Courbet ; Le Denier Livre de Madrigaux*), commentaire qui pis est d'une main pourtant férue de poésie, qui, jusqu'à ce jour, n'avait pas su s'arrêter sur les rives de cet aède, parce qu'elle ressentait, à chaque fois qu'elle s'aventurait à les parcourir, il est vrai sans trop insister, l'ennui des grandes plages plates, insipides, mondaines. Je l'avoue : aborder au gré de rencontres fortuites des bribes de ses poèmes dans l'éclat de leur célébrité avait aveuglé ma sensibilité et assoupi mon sens critique. Jaccottet m'apparaissait lisse, dépourvu de relief, littéraire, simplificateur, ennuyant. Et là, révélation, conversion, éblouissement ! dans ce recueil, sont glanés par l'auteur des épis échappés de sa moisson, non parce qu'ils auraient été trop célébrés ou bien oubliés, mais parce qu'ils ont été choisis par l'auteur, notes, proses et poèmes, de 1946 à 2008 : une vie tout entière, une évolution organique, une écriture qui fait sens et qui cherche toujours, espère avec modestie et sagesse, sans prétention, témoignant d'une angoisse aussi certaine que paisible, qui instille, après tout ce temps, toute cette vie, sa vie, nos vies, un filet, un souffle, un rythme partagé : « Ce peu de pas risqués encore vers le monde, dont on dirait qu'il s'éloigne, quand c'est plutôt le cœur qui le fait, de mauvais gré ». ¹

Une évolution qui, à la fin des fins, ne résout rien, mais qui, doucement obstinée, n'a de cesse, par l'image franche, le symbole discret, le sens suggéré, que de progresser d'un même pas chez l'auteur et le lecteur, comme le fil doré d'une nature qui déroule ses saisons à chaque fois nouvelles, à chaque fois répétées dans un jardin qui est celui de l'Eden, qui n'est pas encore l'Eden mais presque, qui est à sa portée : le poète, c'est ici le créateur qui contemple son œuvre et qui passe alliance avec elle, avec considération, précaution, morale, sagesse, interrogation et un soupçon de doute : *ici, le poème tel qu'en lui-même l'éternité enfin le change*² commence en 1946 par : « [...] il y a trois lumières, dirait-on. Celle du ciel, celle qui de là-haut s'écoule en moi, s'efface, et celle dont ma main trace l'ombre sur la page »³. Et cette manière de testament de conclure *après 2008* : « Paroles mal maîtrisées, mal agencées, paroles répétitives, pour accompagner encore le voyageur, comme une ombre de ruisseau ».⁴ Entre ces deux dates se déroule une vie faisant apparaître au fil des pages le statut d'éternité du créateur qui proclame tout au long des six jours de la Genèse – c'est le leitmotiv du recueil – : « Je me dresse avec effort et je regarde ». Quant à moi, tombé de cheval, illuminé, je galope chez Payot acheter le Philippe Jaccottet de La Pléiade.

Jean-Marie Brandt, 9 mars 2021

¹ P. 533

² Stéphane Mallarmé

³ p. 7

⁴ p.533